

## LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;  
 Par un temps orageux,  
 Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,  
 Sous un ciel nuageux.  
 Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies  
 Tourbillonnent aux vents ;  
 La bruyère n'a plus de douces harmonies,  
 La mort parle aux vivants.  
 Entendez-vous gémir la plainte sepulchrale  
 De la nature en deuil ?  
 Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale  
 Procède du cercueil.  
 Les plantes ont vécu ; la sève nourrissante  
 Retourne vers le sol.  
 Comme le corps humain, dépouille repoussante,  
 Quand l'âme a pris son vol.  
 Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre  
 Est, dans l'éternité,  
 Aussi court que celui de la plante éphémère  
 Qui meurt avec l'été.  
 La terre est une tombe, un vaste cimetière  
 Où dorment nos aînés.  
 A peine reste-t-il de mainte race altière  
 Quelques os décharnés.  
 De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,  
 Déjà le genre humain  
 Jonche de ses débris d'immenses nécropoles  
 Où nous serons demain.  
 Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères  
 Qui nous ont devancés ;  
 Nous offrons au Très-Haut nos vœux et nos prières  
 Pour nos chers trépassés.  
 Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme  
 Fidèle au souvenir,  
 Sur nos tendres regrets versent, comme un dictame,  
 L'espoir en l'avenir.  
 Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême  
 Qui survit au trépas :  
 Au-delà du tombeau, comme ici bas, l'on s'aime,  
 Car l'amour ne meurt pas.  
 Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,  
 Exhalent leurs parfums ;  
 Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,  
 Les âmes des défunts.  
 Les murs drapés de noir répandent les ténèbres  
 Dans le temple de Dieu ;  
 Les morts, se relevant de leurs couches funèbres,  
 Vont prier au saint lieu ;  
 Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières  
 Des vivants nés mortels,  
 Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères  
 Au pieds des saints autels.

Rémi Tremblay

## LA TOUSSAINT

N'est-ce pas qu'il est bon, chers lecteurs, de faire trêve pour quelques heures aux tristes soucis de l'existence, et de vivre plus haut, de vivre de la vie du cœur, dans la contemplation de l'avenir promis à notre foi de chrétiens ? N'est-ce pas qu'il y a une profonde douceur à entendre, par-dessus les clameurs de nos luttes politiques, la voix grave de la sainte Eglise chanter, d'un bout du monde à l'autre, les béatitudes ?

Il y a vingt siècles, cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, Antiochus Epiphane qui régnait en Syrie, voulut faire adorer les idoles aux Juifs captifs. Mais, parmi eux, il se trouva sept frères que les Livres Saints appellent les Machabées, qui résistèrent courageusement aux tentations comme aux menaces. Les six aînés avaient déjà été mis à mort, quand le prince infidèle, pensant fléchir le plus jeune, lui envoya sa mère au milieu de son supplice.

On pensait que la pauvre femme, vaincue par tant de deuils, donnerait à son fils le conseil de se laisser fléchir. Mais la mère vaillante avait un autre courage. Penchée sur son enfant, dans un entretien suprême, dont les bourreaux ne pouvaient pénétrer le sens, elle semblait, en effet, l'exhorter avec ardeur. Or, elle lui disait : " Mon fils, je vous demande de regarder vers le ciel ! " Elle dut à cette parole sublime de partager les courtes tortures et la gloire éternelle de ses enfants martyrs.

Aujourd'hui, qu'on me le pardonne, j'éprouve le besoin, après tant de conseils pratiques, après tant de discussions et de thèses soutenues, j'éprouve le besoin de me dilater le cœur, en vous jetant à tous et à chacun ce cri sublime de Salomé : *Peto ut aspicias ad cælum*, " Je vous le demande, regardez au ciel ! "

Vous faites, comme malgré vous, votre unique affaire des choses d'ici-bas. Est-ce que la tristesse ne vous prend jamais à songer qu'elles sont périssables ?

Ah ! si vous la connaissez cette tristesse de voir autour de soi la fin de tout, si vous l'avez éprouvée, cette douleur de toutes les âmes nobles, de penser que ce que vous aimez doit mourir, et de vivre dans cette pensée, vous devez comprendre l'élan de cœur qui me fait vous crier aujourd'hui : *Excelsior !*

*Excelsior !* Regardez au ciel. Ayez pour toutes les déceptions de la vie, ayez pour toutes vos lassitudes ce suprême réconfort de la joie qui vous est promise et qui ne vous trompera pas. La lutte est pénible, nous n'avancions dans la mêlée qu'au prix des plus cruels sacrifices, la victoire peut nous trahir, le bonheur peut s'éloigner de nous : mais il y a au-dessus de nos fronts une promesse qui ne peut pas mentir, un horizon qui ne connaît pas les nuages : *Excelsior !*

L'Eglise célébrera cette semaine la fête de tous les saints. Elle a proposé à la vénération des fidèles, Elle a placé sur ses autels les plus illustres de la sainte phalange.

Mais combien, parmi les martyrs des premiers âges, sont demeurés inconnus ? Combien parmi ces humbles qui vivaient parmi nous, sans que nous sachions rien de leur âme, sont entrés dans la gloire des saints, ne laissant qu'à quelques amis obscurs comme eux, le souvenir de leur douceur et de leur vertu ?

A ceux-là, l'Eglise, qui ne sait pas leurs noms, mais qui sait leur béatitude, a consacré l'une de ses fêtes les plus solennelles. Et il semble qu'en ce jour de la Toussaint le ciel appelle nos regards, et nous jette lui-même par la voix de ses millions de bienheureux le cri sublime de la mère des Machabées : *Peto ut aspicias ad cælum !*

Au ciel, où la gloire de nos bonnes actions les plus cachées s'en ira, rayonnante, vers le centre de toute gloire, un cantique perpétuel donne aux misères d'en bas son éternel réponse. Aux larmes, il oppose la joie, aux douloureuses ignorances, la béatifique lumière, aux chagrins de notre mort lente, la sécurité et la plénitude de la vie sans fin ! Ecoutons-le.

L'Eglise bienheureuse se penche aujourd'hui vers l'Eglise militante, elle lui parle dans la glorieuse langue de la liturgie, du bonheur qu'il faut conquérir.

Ecoutons ce cantique qui descend de toutes les gloires du ciel vers nos humaines tristesses. Ecoutons-le, parce qu'il est, pour nous qui devons vivre, la vérité ; pour nous qui devons mourir, l'espérance et la joie.

Abbé GARNIER.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un joli recueil de vers, les *Poèmes des soirs*, dont l'auteur, M. Léon Berthaut, est un des principaux collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Nos lecteurs connaissent déjà, par la lecture de plusieurs nouvelles des plus attachantes, le sympathique écrivain français qui vient d'écrire ces vers pleins de patriotisme, d'une rare vigueur, à la pensée grande et constamment élevée.

Les *Poèmes des soirs* ont obtenu un succès hors ligne, même à Paris, dans la Ville-Lu-

mière. Armand Silvestre a consacré à l'auteur une de ses chroniques littéraires du *Journal*, et ne lui a pas ménagé les éloges. Il ne peut s'empêcher de constater qu'" il y a vraiment l'âme d'un poète dans ce volume."

Nous félicitons M. Berthaut du succès de son œuvre, et nous le remercions de l'envoi d'un exemplaire.

Les *Poèmes des soirs* sont édités par Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris. Prix : 3 fr. 50.

M le professeur Margiotta, ex trente-troisième franc-maçon, depuis qu'il s'est converti au catholicisme, s'est appliqué à dénoncer l'ignominie de la secte.

Il va publier, ces jours-ci, un troisième volume sur le sujet, en treize mois. Voici dans quels termes il nous présente lui-même ce nouvel ouvrage :

M'inspirant des enseignements du Souverain Pontife, Léon XIII, j'ai, — dans mes deux ouvrages sur *Adriano Lemmi* et le *Palladisme*, qui ont reçu du monde catholique l'accueil le plus favorable, — dévoilé les doctrines panthéistiques et satanistes de la secte. Mais il fallait arracher le dernier masque, pénétrer jusqu'au fond de l'antrône maçonnique et en finir une bonne fois pour toutes avec la Bête Maudite, ennemie jurée de tout ce que nous respectons le plus au monde : Dieu, l'Eglise, la Patrie, la Famille et la Morale.

De nombreux témoignages d'estime m'ont encouragé dans cette tâche ardue de salubrité sociale. C'est pourquoi je viens aujourd'hui faire la lumière sur les mystères infâmes qui se perpétrent au sein des arrières-loges sur le culte de la chair que préchent impudemment les coryphées de l'Equerre et du Compas.

Mon livre est le dernier mot des révélations faites jusqu'à présent. Il ne s'adresse, ai-je besoin de le dire, qu'aux personnes uniquement soucieuses de s'éclairer ou d'éclairer les autres sur les suprêmes secrets et sur le but infâme de la Maçonnerie.

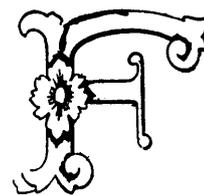
M. Margiotta ajoute :

J'ai décidé de dédier mon ouvrage au Très Saint-Père et de faire hommage à Sa Sainteté du montant des inscriptions, en même temps que d'un Album où seront inscrits les noms de tous les souscripteurs. Ceux qui préféreraient garder l'incognito ne seront désignés que par la lettre X.

Le prix de l'ouvrage est de vingt francs (\$4.00), et l'on peut souscrire en s'adressant à M. D. Margiotta, à l'évêché, Grenoble, Isère (France).

## CHEZ LES ANGLAIS

LA FEMME DE LONDRES



FROID comme une Anglaise ! s'écrie Musset ; et l'on connaît assez le type de "l'insulaire" fixé par le vaudeville : cette créature aux pieds énormes, à la mâchoire de gorille, aux mains osseuses, à la gorge plate, avec un chapeau rond, un voile vert, des lunettes, un châle écossais, des bas en vrille tombant sur des chaussures de plongeur.

Pour juger et peindre ainsi la femme anglaise, il faut avoir souhaité la mort de Pitt ou avoir été vaincu à Waterloo. Elle n'est en réalité ni déplaisante ni glacée, et l'image caricaturesque que nous nous sommes faite d'elle s'explique par les mêmes causes qui ont si longtemps empêché les deux peuples de s'étudier.

Ce que le passant prend pour de la froideur est le plus souvent, chez l'Anglaise, de la sérénité, de l'assurance, une façon d'être courageuse, grave, confiante et simple qui exclut la coquetterie au profit de la dignité.